

## DE MA FRANCE A LA TIENNE

De ma France d'antan où dorment mes ancêtres  
J'ai le souvenir de rêves d'adolescent  
Qui au soleil couchant venaient bercer mon être,  
Sous le regard discret de tout le firmament.

Ils me parlaient d'amour et de prospérité.  
Me consolait de tout et m'enivraient de vie.  
Féériques instants que ces instants d'été  
Vécus dans le silence à l'orée de la nuit.

C'était dans ces moments loin des gens et du bruit,  
Que venaient quelques fois d'étranges créatures  
Dans cet isolement, m'entretenir aussi  
De ce que j'espérais dans ma soif d'aventure.

Le clapotis de l'eau, se mêlant de concert  
Aux dialogues internes qui n'étaient que chants  
Sous mon petit balcon qui surplombait la mer,  
S'harmonisait fort bien à ces divins instants.

Nous ne connaissions pas les vitres que l'on casse,  
Les voitures brûlées, les manifestations.  
Nous avions du respect pour les profs dans les classes,  
Et nous étions penauds devant la direction.

Quand parfois sur un sein nous posions notre tête  
C'était pour écouter battre un cœur amoureux.  
Et quand nous nous serions en dansant dans les fêtes  
C'était pour sentir l'âme qui rendait heureux.

Chaque jour apportait son lot de bonnes choses.  
Du terrain où l'on jouait au ruisseau qui s'écoule  
Naissaient les souvenirs, jusqu'au jour sinistrose,  
Où un million d'êtres bousculés par la houle

D'une foule en délire, ont dû s'expatrier,  
Et s'enfuir dans l'urgence pour sauver leur vie  
Vers leur « mère Patrie » sans y être invités,  
Là, où les attendaient l'opprobre et le mépris !

Comprenons-bien qu'après avoir fui le cercueil  
Bon nombre d'entre nous sur les quais de Marseille,  
Accablés et vaincus, épuisés par ce deuil,  
N'ont trouvé comme accueil qu'un rejet sans pareil.

Meurtris sur une rive et sur l'autre coupable.  
Voici l'inattendu soutien psychologique  
Qu'ont reçu de plein fouet ces pauvres misérables.  
C'était le coup de trop, c'était catastrophique.

Cent trente ans de sueur pour sortir de la boue  
Villes, ports, pétrole, écoles et hôpitaux,  
Offerts à des vaincus par la pression d'un fou  
Sous le képi d'un traître, honoré par des « veaux ».

Voilà ce qu'un seul homme a fait de l'Algérie  
Et ce que les français ont offert aux pieds Noirs.  
Le don sans condition d'un morceau de patrie,  
Et le rejet de ceux fuyant le cauchemar,

« Ceux qui portant au front la marque coloniale  
La cravache en main, faisaient suer le burnous.  
Ces chrétiens méprisants, ces salauds, ces vandales  
Fascistes et racistes profiteurs de tout ».

Telle est la fallacieuse et misérable image  
Propagée par De Gaulle aux métropolitains,  
Pour qu'ils aillent unis de villes en villages  
Semer la trahison en tenant dans leur main

Ce sale bulletin que dans une urne on jette  
Sans se rendre compte de l'acte criminel.  
Condamner ainsi sans même que l'on projette  
De solutions de paix, c'est tuer sans appel

Cent trente ans de labeur, c'est bannir sans vergogne  
Dans ce contexte hideux où le mensonge vibre,  
Leurs frères qui jadis dans cette vie qui cogne  
Se sont battus pour eux afin qu'ils vivent libres.

Mais ces guerres n'ont pas convaincu les Pathos  
Que pieds Noirs et Harkis ont défendu leur terre  
En offrant sans compter leur courage et leurs os,  
Pendant que leur héros fuyait en Angleterre.

Et voici que vendus par le peuple de France  
Ces oubliés d'hier sont jetés en pâture  
Aux assoiffés de sang qu'excite la souffrance,  
Ceux qu'ils tuent lentement pour que l'instant perdure.

C'était la déraison. C'était partout la peur  
De tomber dans les mains de ceux qui martyrisent,  
Ceux qui violent et qui tuent, c'était partout l'horreur.  
Il fallait surmonter ces faits qui paralysent.

Ainsi ont-ils fêté leur liberté entre eux,  
En dansant tout autour de ceux qui se vidaient  
De leur sang, de leur vie, pendant qu'à côté d'eux  
Le contingent français, l'arme au pied, regardait.  
Voilà le grand exploit du héros national,  
Celui que les français insensibles aux misères,  
Complices de cela, nomment « le général ».  
Et c'est pourquoi la France est depuis sans repère.

Loin de le supplicier, la colonisation  
Libéra l'algérien de sa précarité  
Pour qu'il découvre ainsi la civilisation  
Dans nos classes d'école assis à nos côtés.

On leur a tant donné alors qu'ils n'avaient rien,  
Des villes aux vergers, la langue de Molière...  
Mais ils auront toujours le rejet du chrétien  
Tant qu'ils seront soumis à leur Dieu de colère.

Arabes, Juifs, Chrétiens, se côtoyaient sans heurt,  
Qui donc nous a privés d'une telle harmonie ?  
Après avoir vaincu l'ennemi éventreur,  
Qui donc pouvait s'attendre à cette perfidie ?

Voici une page dont il ne faut parler.  
Elle est la lâcheté, la trahison, l'erreur.  
Mieux vaut plaindre aujourd'hui la crème des cités.  
« Niqu' ta mèr' » message poétique des beurs.

Dix-neuf cent soixante-deux sera l'année noire  
D'une France qui cède aux vaincus égorgeurs,  
Son honneur, sa légion, ses Harkis, ses pieds Noirs.  
Elle paiera d'avoir cautionné la terreur.

Au FLN à terre qui n'espérait rien  
La Gaule toute entière accorda la victoire

Tout de go, sans délai, en sacrifiant nos biens,  
En cédant en trois mois plus d'un siècle d'histoire !  
Mais il faut savoir que De Gaulle refusa  
Que dix millions d'arabes deviennent français.  
A présent sur ce sol bien français celui-là,  
Ces dix millions sont là, qui les a fait entrer ?...

« La France ? Une poubelle ! » A dit Mussolini.  
Avec ce qu'elle accueille de partout depuis,  
Elle a évolué, elle est déchèterie.  
Elle vivra le deuil que nous avons subi.

Elle sera criblée de haine et de rancune,  
Par ces ingrats à qui elle donna la veille,  
Les clefs de l'Algérie sans condition aucune,  
Du jour où elle ouvrit les portes de Marseille.

Tout cela est impie mais nous n'y pouvons rien.  
Dans sa laïcité et dans son athéisme,  
La France s'est tournée vers un nouveau destin.  
Ce pays va subir à son tour un séisme.

Quand un pays renie ses propres origines  
Pour accepter chez lui des conflits étrangers ;  
Quand il est prisonnier d'étrangères doctrines,  
Il entrave dès lors sa propre liberté.

La Shoah d'un côté, de l'autre la Charia,  
À leurs communautés ont soumis la nation.  
Et le peuple gazé sous l'effet des médias  
De son identité a perdu la notion.

C'est pourquoi pour un temps les français vont subir  
La colère de ceux qui n'aiment que détruire,  
Et leurs gouvernements qui ne font que mentir,  
Jusqu'à ce qu'ils décident entre se battre ou fuir.  
Comment se fait-il donc que tous ces Maghrébins  
Honorèrent les Chrétiens sur le sol d'Algérie  
Et que dans ce pays ils ne respectent rien ?  
Comment comprenez-vous le malaise d'ici ?

Comment interpréter qu'à un seul contre dix  
Nous étions respectés, alors qu'à dix contre un  
Les français sont couverts d'injures, d'immondices ?  
Il suffirait pourtant seulement que quelqu'un

Prenne en main cet État, ses codes et ses lois,  
Et les fasse appliquer quels que soient les moyens.  
Pourquoi donc à Paris les cités font la loi ?  
De la Casbah d'Alger nous ne subissons rien !

La France veut subir plutôt que prévenir.  
Elle connaît les fous bien avant qu'ils n'agissent  
Mais elle attend le crime avant d'intervenir.  
Il lui faut être en deuil pour qu'elle réagisse.

Et lorsqu'un des tueurs programmés pour mourir  
Massacre l'« infidèle », parce qu'on l'a laissé  
Vivre entièrement libre afin qu'il puisse agir,  
C'est la « faute au destin », il faut s'y résigner.

Alors le Président qui gère ses bovins  
Vient solennellement saluer les victimes  
Tombées par ses erreurs, mais s'en lave les mains.  
Il viendra pavoiser ainsi à chaque crime.

Tandis qu'à Matignon la grappe de ministres  
S'évertue à combattre le patriotisme,  
Prétendant sans rougir dans leurs sermons sinistres  
Que l'amour du pays engendre le racisme.  
Et pendant ce temps-là des hommes et des femmes  
Vont régulièrement aux restaurants du cœur  
Mendier quelques denrées que leur survie réclame.  
Et dans ceux qui se noient dans le torrent des pleurs

Certain, n'y pouvant plus, mettent fin à leurs jours  
Pour n'avoir pas trouvé une main qui se tend.  
Ceux-là se sont enfuis abrégeant leur parcours,  
Mais à leurs funérailles pas de président.

Ils sont allés se plaindre au patron des étoiles,  
La fièvre dans leur âme la colère au cœur,  
Qu'en bas la société gorgée d'œuvres sociales  
Distribue nos acquis à tout envahisseur.

La France n'est plus celle que nous respections,  
Pour qui combattaient nos pères et nos soldats.  
Elle n'est que l'ombre de ce que nous aimions  
A cause des corrompus sortis droit de l'ENA.

En mai soixante-huit la France s'est brisée.  
Et la fille ainée de l'Église catholique  
Débauchée par des gueux, pour combler ses excès  
Devint une catin, fumeuse et alcoolique.

Mais pensez-vous vraiment que l'on doit condamner  
Toute cette anarchie ? Nos derniers présidents  
Ne seraient-ils en fait que de vrais justiciers  
Qui guident le pays tout droit au châtiment ?...

C'est pourquoi mes amis il n'est point de surprise  
De voir tous ces Français malmenés par les autres.  
Nous avons ramené l'horreur dans nos valises,  
Et certains tombent comme sont tombés les nôtres.  
Ce n'est plus notre affaire ! Il nous faut sans passion  
Faire face à cela et l'accepter enfin.  
Nos pionniers ont construit, c'était là leur mission !  
Nous avons tout perdu, c'était notre destin !

La vie tout comme Dieu ne prend rien à personne.  
La justice est partout, dans l'offrande et le drame.  
Chacun de nos gestes, à chaque heure qui sonne,  
Allège ou alourdit le fardeau de nos âmes.

Les nôtres étaient lourds et l'addition salée.  
Pour s'acquitter ainsi de nos comportements  
Nous avons fait le don de tout notre passé  
Pour accepter depuis le sinistre présent.

Redevenons sereins pour s'en aller sans haine  
Vers une autre patrie, dans une nouvelle ère,  
Sans hymne ni drapeau, et sans croix de Lorraine,  
Une patrie de joie pour nos cœurs en jachère.

Et vous, petits-enfants et enfants de Pieds-Noirs,  
Ne nous reprochez plus d'aller, c'est notre choix,  
Dans ces lieux idylliques car il faut savoir  
Que c'est le seul endroit où l'on était chez soi.

Dans ce coin de France sorti des marécages  
Où tout était à nous, et d'où on nous chassa  
Pour nous mettre en exil et les harkis en cage.

Jamais nous n'avons pu nous remettre de ça !

Car là-bas notre cœur rayonnait pour la France.  
Aujourd'hui, chose étrange, il est en Algérie.  
Et, si depuis longtemps nous vivons dans l'errance,  
C'est parce qu'on nous a volé notre pays.  
Quand elle refusa son nom auprès du sien  
La France nous aura coupés de nos racines.  
Mais par nos morts restés nous conservons ce lien  
Indestructible par son essence divine.

La beauté de la France aux multiples attraits,  
N'aura jamais séduit nos cœurs épris de celle  
Que nous avons quitté, ce jour-là, sur un quai,  
Et qui sera toujours à nos yeux, la plus belle.

Nous nous sommes pliés sous les coups de la vie,  
Car elle est vérité dans tout ce qu'elle impose,  
Il nous faut accepter l'oiseau tombé du nid  
Sans chercher à savoir le pourquoi de ces choses.

Laissez-nous donc ainsi, épuisés par les ans,  
Nous envoler rêveurs vers ces lieux quelquefois,  
Afin de retrouver au gré de nos élans,  
Remplis de nostalgie, nos rives d'autrefois.

A bientôt vagues bleues, berceau de mon enfance,  
Adieu, rochers, balcon où je flânais la nuit,  
Vous étiez mon pays car vous étiez la France,  
Je ne vous ai pas fui pour une autre patrie.

Adieu vieille maison qui abritait mes joies,  
A mon tour aujourd'hui je te loge en mon cœur.  
Alger de ma jeunesse, ma ville d'autrefois,  
Du plus petit détail à ta grande douceur

Je n'ai rien oublié car j'aimais tout de toi,  
Tes parfums, ta beauté, ton ciel et ta blancheur,  
Mon ruisseau, mon quartier, tout ce qui était moi.  
Et la Dame d'Afrique abritant nos douleurs,  
Quand le dernier Pied-noir finira sous le marbre,  
Sur sa colline, elle, superbement dressée  
Aux Arabes dira « chaque pierre, chaque arbre,  
Vous les devez à ceux que vous avez chassés, »

Ceux qui en cent trente ans ont chéri cette terre  
Comme jamais personne ne pourra chérir.  
Nous avons sur ce sol d'Algérie, l' « étrangère »,  
Déposé plus d'amour qu'il n'y a de martyrs.

Et souvenons-nous bien jusqu'à notre tombeau  
De ceux qui pour défendre nos terres, nos droits,  
Ont été condamnés à mourir au poteau  
Face au feu et bien droits. Nous leur devons bien ça !

La vie coule sans fin mais dans quelques années  
Le dernier des Pieds Noirs rejoindra le tombeau.  
Et vous qui descendez de ces hardis pionniers  
C'est à vous maintenant de prendre le flambeau.

Nous, nous avons lutté. Perdus et sans moyen,  
Nous avons rebondi sur ce sol « étranger ».  
Nous avons su montrer aux métropolitains  
Que nous venons d'un lieu où l'on savait créer.

Nous leur avons donné la leçon émérite,  
De ceux qui se dressent après s'être cognés

Dans l'indifférence, sans même qu'ils n'héritent  
Du soutien fraternel que chacun leur devait.

Voilà d'où vous descendez enfants de pieds Noirs,  
De nordistes africains de toutes parts venus  
Pour imprégner leurs champs, leurs gîtes, leurs trottoirs,  
De chants et de gaité que l'on ne trouve plus.  
N'ayez jamais honte de votre arbre de vie  
Car l'Algérie française est une belle histoire,  
« Top secret bien caché », car c'est là qu'elle gît,  
Gardé par des manants dans de sombres tiroirs.

Mais il est temps pour vous si vous ne voulez pas  
Que l'on vous chasse du pays qui est le votre  
D'accepter le défi, d'accepter le combat,  
Afin de mettre fin aux agressions des autres.

Il faut reconquérir la France souveraine  
Quel que soit le moyen, mais surtout par les urnes ;  
Retrouver nos valeurs, l'identité chrétienne,  
Seul rempart lumineux face aux dogmes nocturnes.

Et s'il arrive qu'un d'entre vous glisse et tombe  
Bousculé par la vie, qu'il se raccroche à elle.  
Pour éviter qu'en lui le passé ne retombe,  
Il doit lever la tête et regarder le ciel,

Il entendra alors des célestes régions,  
Ses aïeux, la légion lente dans sa démarche,  
Ensemble murmurer, les cœurs à l'unisson  
« Tu dois rester debout, relève-toi...Et marche. »

C'est ainsi que la Vie conçoit le genre humain  
L'homme doit avancer sur son désert sans fin  
Jusqu'à cet oasis qu'il aperçoit au loin,  
Où l'attendent sa tombe... et son nouveau destin.

Christian FERRER

le 10 mai 2015